

# LE PROFESSEUR ET LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

*Anne Srabian de Fabry*

**L**ONGTEMPS L'ENSEIGNANT A ÉTÉ ABSENT de ce que nous appelons la scène littéraire canadienne-française, c'est-à-dire absent à la fois au niveau historique de la production littéraire et au plan fictif. Depuis quelque temps déjà, la situation s'est renversée. Le professeur et ex-professeur sont entrés dans la vie des lettres. Ils manifestent leur présence et leur existence par la publication d'ouvrages de valeur: en effet un nombre croissant d'autres contemporains tels André Berthiaume, Gérard Bessette, Jean-Ethier Blais, Marie-Claire Blais, Robert Elie, Anne Hébert (bientôt), François Hertel, Gabrielle Roy, Félix Armand Savard, Jean Simard, Yves Thériault, Paul Toupin, Gilles Vigneault et d'autres encore participent ou ont participé à la fonction enseignante. En outre, le pédagogue est apparu sur la scène comme entité romanesque, ce qui d'ailleurs ne devrait pas surprendre, puisque la gent enseignante et le milieu dans lequel celle-ci évolue sans doute ce que ces auteurs connaissent le mieux.

Il est à peine exagéré de parler d'envahissement de la scène littéraire par le professeur. Cependant, ce phénomène a été peu remarqué, surtout au niveau romanesque. Le pédagogue, il est vrai, joue souvent un rôle de deuxième ou de troisième plan, tels Melle Côté, Miss O'Rorke et Armand Dubreuil dans *La Petite Poule d'Eau* de Gabrielle Roy. Parfois le professeur n'apparaît même pas en scène, mais des tiers en parlent: les trois héros de *La Bagarre* de Gérard Bessette, par exemple, émettent des jugements à l'égard de leurs maîtres. En scène ou en coulisses le professeur est donc entré dans le roman. Sa présence n'est sans doute pas gratuite; elle a une signification qui mérite d'être dégagée d'autant plus qu'elle échappe à beaucoup de lecteurs.

Cette étude se propose donc de mettre en relief le professeur dans le roman canadien-français: son rôle, sa fonction, son image. A l'ère des anti-romans et des anti-héros nul n'est assez naïf pour s'attendre à trouver des professeurs séduisants et sympathiques, saints ou héroïques. Néanmoins vu l'étroite relation entre

le fictif et le réel dans le roman réaliste, on aimerait penser que les auteurs canadiens estiment leurs confrères, qu'ils jugent ceux-ci, en majorité, dignes de l'insigne tâche qui leur est confiée. Préparer et former les citoyens d'une nation est une responsabilité capitale; pour l'assumer le secteur enseignant a besoin d'hommes et de femmes d'élite. Or, pour aussi navrante que la constatation soit, les pédagogues jouissent, auprès de leurs confrères écrivains, d'une mauvaise réputation. Qu'ils le disent brutalement et sans équivoque possible, ou bien qu'ils le démontrent indirectement, la plupart des auteurs canadiens partagent l'opinion de Paul Toupin au sujet de ses professeurs et de l'éducation qu'il en reçut: "Je fus réfractaire au genre de discipline qu'on tenta de m'appliquer [. . .] Je récus donc mes maîtres. Ils ne déçurent davantage. Je les avais crus parfaits et il ne l'étaient pas. Ils avaient même d'humaines imperfections [. . .] Ce qui me faisait crever d'ennui, c'était le programme. Je baillais à n'en plus finir" (*ACES*).<sup>1</sup> Le professeur et le programme d'études font donc l'objet de la satire des auteurs canadiens. On pourrait examiner la question sous les angles psychologique, biographique et historique. Nous nous bornerons ici à l'envisager dans une perspective thématique, soit à dénombrer les principaux chefs d'accusation émis par les auteurs canadiens-français contre les enseignants.

**L** E TROISIÈME ROMAN de G. Bessette, intitulé *Les Pédagogues*, est manifestement l'ouvrage le plus riche pour notre analyse. Tous les personnages importants sont des professeurs, et l'action entière pivote sur le sujet de la nomination des professeurs aux postes de l'Ecole de Pédagogie de Montréal. Cet ouvrage — qui n'est pas le meilleur de Bessette — a l'avantage d'être écrit sans la moindre ambiguïté. C'est une diatribe à l'encontre des "Pédagogues," c'est-à-dire pseudo-pédagogues, car, à l'exception d'Yves Lambert et de Sarto Pellerin qui sont tour à tour les porte-parole de l'auteur, la pédagogie est bien le dernier de leurs soucis. Certes Bessette vise tout d'abord les administrateurs de l'Ecole; il révèle les dessous de la cuisine académique; il montre les feintes et les comédies qui s'y jouent; il dénonce les injustices qui s'y pratiquent. Selon l'auteur les nominations aux postes et les avancements se font d'après trois critères principaux: l'assiduité aux offices religieux; la non-affiliation aux syndicats; les relations personnelles entretenues avec ceux qui sont influents. Comme on le voit les connaissances intellectuelles et la compétence pédagogique d'un postulant n'entrent pas en jeu. A vrai dire la valeur personnelle d'un candidat peut jouer en sa défaveur parce que certaines qualités sont souvent jugées dangereuses par les "bien-pensants." Ainsi, Stanislas Chavinski, qui est titulaire d'un diplôme de l'Université de Varsovie, d'une licence et d'un doctorat de la Sorbonne, serait suspect dans l'exercice de sa discipline — les mathématiques — s'il ne pratiquait pas publiquement la religion catholique.

Paul Marcotte qui parle un français pur est expulsé de l'École Supérieure Sainte-Anasthasie et ne sera pas nommé à l'École de Pédagogie où ses qualités l'appellent, car, affirme Pellerin: "Paul Marcotte n'est pas bien vu des autorités. Son Association des Instituteurs leur cause des embêtements. C'est un des seuls à refuser de plier l'échine" (P). Le poste de directeur du département de français reviendra donc à un homme qui parle un dialecte abominable, mais dont le frère entretient de bonnes relations avec le ministre de l'éducation: "Parlons-en du vieux Miron," fulmine Pellerin, "il sait à peine baragouiner le français Et l'on voudrait lui faire enseigner la composition, les explications de textes. . . Tu l'as entendu parler toi Miron . . . c'est du sous-joual" (P). Et Alexandre Barré, "qui n'a pas la moindre notion de psychologie," sera nommé dans la section de psychologie parce qu'il joue au bridge avec les inspecteurs de la commission" (P).

Mais l'auteur des *Pédagogues* sait faire d'une pierre deux coups. Ses flèches satiriques n'atteignent pas seulement les administrateurs: d'ailleurs ceux-ci ne sont-ils pas eux-mêmes des professeurs ou anciens professeurs? Comme le titre du roman l'indique, les pédagogues — bons ou mauvais — sont responsables d'un état de fait que Bessette trouve déplorable: "Si ça s'est passé comme ça jusqu'ici, dit Sarto, c'est de notre faute" (P). Le problème que Bessette expose dans ce roman est situé dans la perspective de la politique intérieure de l'École. Les scènes importantes ont lieu en Conseil d'Administration et le lecteur ne voit jamais les professeurs dans l'exercice de leur magistère. Mais si un roman suggère bien plus qu'il ne dit expressément, il est permis de penser que ceux qui font preuve d'indigence d'esprit en Conseil d'Administration ne sauraient acquérir miraculeusement du génie dans leur salle de classe. Ainsi Hubert Sigoin demeure "un crétin" et "un imbécile" en qualité d'individu et de professeur, de même que Sloper transporte partout avec lui sa lâcheté, sa sottise et son ignorance: "Un joli couard, ce Sloper, un mollusque illettré" (P).

L'ignorance de l'enseignant est un thème commun à tous les auteurs que nous retenus pour cette étude. Chez Bessette c'est même un *leitmotiv* qui se répète dans chacun de ses romans. Tantôt l'ignorance provient d'une scolarité réduite; dans *Le Libraire* par exemple il signale que l'ex-institutrice Rose Bouthiller avait "peut-être fini sa huitième année" (L). Tantôt elle est due à la paresse du professeur qui, une fois en place, ne se soucie guère de se perfectionner. Critiquant son collègue qui ne fréquente jamais la bibliothèque de l'Université le Pr. Weingerter s'exclame: "Gordon Blackwell (entre nous un ignorant de la pire espèce *nicht wahr* du plus scandaleux acabit) qu'on ne voyait jamais au grand jamais dans ces parages, c'était à se demander s'il savait lire, ce pitre, ce cabotin, ce professeur d'opéra comique" (I); "le dénommé Gordon Blackwell entre nous incompetence abyssale, ça dépasse l'entendement, entre nous je vous le dis à Vienne: unconcierge na! en toute amitié même pas un boueur" (I). Que Bessette raille le vieil érudit autrichien cela ne fait pas de doute; il n'en reste pas moins que

le Pr. Weingerter exprime une opinion fort répandue parmi les intellectuels européens, opinion que Bessette partage probablement puisqu'il ne cesse d'invectiver les enseignants. Dans *Les Pédagogues* par exemple il dénonce, sans le moindre humour cette fois-ci, la niaiserie d'instituteurs béotiens qui s'entichent des découvertes "psychologiques" d'Hubert Sigoin: "Des instituteurs plus ignares les uns que les autres ne jurant plus que par cette nouveauté à allure scientifique" (P). Si l'instruction est éternelle, comme le dit Sir Adam Beck, parce qu'elle se retransmet à l'infini, alors l'enseignement est une transmission de sottise. C'est cela sans doute qui explique le refus de Lebeuf, à la fin de *La Bagarre*, de s'engager dans le professorat: "Un travail d'un mois lui aurait suffi pour reprendre ce certificat. Ensuite, il serait licencié [...] mais à quoi bon? Il ne voulait pas enseigner dans les collèges du Québec" (B).

Dans l'enseignement plus que dans n'importe quelle autre profession l'enthousiasme est la clé de la réussite. Comment intéresser des étudiants, communiquer avec eux, si l'on n'est pas animé d'une flamme intérieure et de l'amour de sa discipline? Si l'on en croit les auteurs canadiens ils ont rarement rencontré le maître qui inspire. On a déjà cité Paul Toupin. Réjean Ducharme pour sa part fuyait l'école dans sa jeunesse. Marie-Claire Blais montre le double absentéisme: celui de l'institutrice que son métier ne passionne pas, celui de l'élève qui n'est pas passionné par son institutrice (cf. *Un saison dans la vie d'Emmanuel*). Bessette a développé ce sujet dans *La Bagarre*. Les trois héros principaux de ce roman sont des étudiants de troisième cycle fort doués. Ils abandonneront tous trois leurs études et n'embrasseront pas la carrière de l'enseignement qui semble s'offrir à eux, car ils sont dégoûtés et déroutés par leurs maîtres. Weston ne pourra pas terminer sa thèse par la faute du professeur qui lui avait indiqué un sujet trop vaste. Avec une ironie facétieuse, Bessette montre comment les jeunes universitaires s'en laissent imposer par des professeurs incapables de diriger une thèse: "Le seul type intéressant à la faculté, d'après Weston, était le professeur d'histoire et de sociologie. Il était allé le voir, avait discuté avec lui. Le professeur avait suggéré 'les Canadiens français' comme sujet de thèse" (B). Sillery va "s'enfoncer rimbalduquement dans les déserts d'Afrique." Quant à Lebeuf, nous l'avons déjà indiqué. Il ne veut ni enseigner, ni même obtenir son diplôme: les professeurs sont des "vieux bonzes" et les cours l'ennuient.

Des maîtres qui rebutent les élèves au lieu d'éveiller chez eux la curiosité intellectuelle, il y en a partout où il est question d'éducation et à tous les échelons de l'enseignement dans les romans canadiens. Jean Simard raconte facétieusement le fiasco pédagogique de Melle Boiteau, préceptrice auprès de Félix. Il feint d'attribuer cet échec à la "cancerie" de Félix. Mais trois pages plus loin, Jean Simard nous informe que le dit "cancer" accomplit des prodiges: il apprend à lire en trois jours, et le reste à l'avenant. Au niveau primaire la Miss O'Rorke de G. Roy est une vieille fille inadaptée qui passe son temps à ce plaindre des enfants,

des francophones, des catholiques, de son installation à la Petite Poule d'Eau, et même du bêlements des moutons. Le résultat? "Tous les matins, c'étaient des protestations et des larmes. Les enfants [qui étaient si dociles avec Melle Côté] ne voulaient plus aller à l'école" (*PPE*). Au niveau secondaire le professeur de mathématiques de Gisèle Lafrenière est aussi "une fille grincheuse, esclave du manuel, laquelle ne lui donnait guère d'encouragement" (*B*). Arrivé au collège le Félix de Jean Simard se trouve en présence de "pédagogues" dont chacun a un défaut plus détestable que celui de l'autre. Comme les maîtres de Félix sont des ecclésiastiques, il se peut que la critique de J. Simard soit teintée d'anticléricalisme. Quoi qu'il en soit l'un est brutal, l'autre laid, un troisième exhale une mauvaise odeur, un quatrième postillonne, un cinquième bégaié: il y a ceux qui cumulent ces "qualités"; et tous sont fastidieux et endorment les étudiants. Selon J. Simard, pédagogie et personnalité sont indissociables: un professeur compétent perd le respect des ses élèves s'il est affligé d'imperfections par trop irritantes. La galerie pédagogique des auteurs comprend des types d'enseignants fort différents: mais aucun d'entre eux n'est exempt de vices et de travers. Bien que très écouté des ses jeunes élèves, l'instituteur Dubreuil de *La Petite Poule d'Eau* est très fantasque et trop irrégulier dans l'exercice de sa fonction. Nous reviendrons plus loin sur le cas de Melle Côté. Quant aux rares pédagogues dont les écrivains ne nous signalent pas les défauts, ils abandonnent cette profession, comme Gerard Goulu, le précepteur de Félix qui obtenait des résultats impressionnants avec son petit "cancre," mais qui a opté pour la comptabilité, ou bien comme le Dr. Chavinski qui, faute d'emploi dans l'enseignement, travaillera dans une compagnie d'assurances (cf. *P*).

Les critiques de Gabrielle Roy sont généralement plus nuancées ou plus voilées que celles de Bessette, de Toupin, et de Baillargeon. Trop discrète et trop généreuse pour incriminer ses propres maîtres, elle n'en fait jamais mention dans ses ouvrages autobiographiques. Mais certains silences ne sont-ils pas accusateurs? Le thème du professeur qui n'enseigne rien est sous-jacent à une grande partie de son oeuvre. Certes les enfants apprennent généralement à lire, à écrire et à compter; mais l'éducation ne consiste pas seulement en un enseignement primaire et mécaniste. G. Roy voudrait qu'on développe chez les jeunes une certaine indépendance intellectuelle, une certaine morale, une certaine sagesse. Or, si l'on en croit les détails exposés dans *Rue Deschambault* et dans *La Route d'Altamont*, Christine reçoit cette éducation non de ses maîtres mais dans la fréquentation de personnes âgées et de son entourage: son père, sa mère, sa tante, sa grand-mère et le voisin octogénaire, le bon M. Saint-Hilaire. Un vieux dicton anglais affirme que si l'on veut réussir dans la vie il faut consulter quelques vieillards: est-ce là le précepte que Christine, alias G. Roy, a suivi? Quoi qu'il en soit, expliquant pourquoi son héros Jean Lévesque a besoin de prendre des cours par correspondance, l'auteur de *Bonheur d'Occasion* lâche ce pavé dans la mare: "Son

instruction était insuffisante; il y suppléait. D'ailleurs qui donc a appris quoi que ce soit des professeurs?" (BO).

**P**ARADOXALEMENT LE PROFESSEUR QUI N'ENSEIGNE RIEN n'est pas le pire des pédagogues. Celui qui enseigne si peu ou si mal qu'il borne l'horizon des enfants et leur inculque de fausses conceptions est bien plus néfaste. Ce type de professeur, Réjean Ducharme le qualifie de "rétrécisseur de têtes." Dans le domaine des sciences exactes, le rétrécissage de têtes n'a que des conséquences limitées; en revanche, il est très dangereux dans le domaine des sciences humaines, particulièrement en histoire. De toutes les matières l'histoire est la plus délicate à enseigner, parce que, estime G. Roy, le professeur, pour être objectif et honnête, devrait avoir connaissance de tous les faits qui sont relatifs à une donnée historique. Cela étant impossible, G. Roy préférerait, lorsqu'elle était elle-même institutrice, négliger l'enseignement de l'histoire, et ce dans le seul souci de ne pas induire ses élèves en erreur: "J'ai commencé par la géographie. Il me semble que cela va tout seul la géographie, qu'il n'y a pas moyen de se tromper en enseignant cette matière si intéressante [. . .] Et puis ce n'est pas comme l'histoire. Dans la géographie on n'a pas à juger les peuples; il n'est pas question de guerres; on n'a pas à prendre parti" (RD). Combien de professeurs ont les scrupules de G. Roy? Bien peu si l'on en croit J. Simard qui prête à George Roundabout les sentiments suivants: "Rétrospectivement G. G. accuse ses pauvres maîtres ignorants de lui avoir enseigné l'Histoire à la loupe, par petits fragments myopes et disjointes" (SN). Pour G. Roy les professeurs d'histoire et les manuels d'histoire sont des instruments de propagande nationaliste, laquelle perpétue les haines entre les peuples. Au Canada c'est un problème d'autant plus grave que cette haine divise inutilement deux peuples d'une même nation. Le bon Alexandre Chenevert, qui rêve de paix et d'harmonie universelles, est lui-même — ô ironie — victime de préjugés absurdes, mais, comme G. Roy le souligne, ses préjugés lui ont été inculqués: "D'ailleurs l'Anglais pour Alexandre, c'était l'ennemi héréditaire, proposé par l'histoire, l'école, l'entourage," et, ajoute l'auteur avec autant d'humour que de psychologie, "celui dont il pourrait à peine se passer, tant, en les perdant, ses griefs manqueraient d'emploi" (AC).

Le meilleur pédagogue en matière d'histoire est de façon paradoxale le plus dangereux puisque, jouissant de la confiance de ses étudiants, il s'en fait écouter. Les jeunes sont crédules lorsqu'ils aiment et respectent leur maîtres. G. Roy met en garde contre le tort qu'on professeur d'histoire trop sympathique pourrait causer: "Avec moi ils étaient dociles. Il y avait dans leurs yeux fixés sur les miens, une confiance parfaite. Je suppose qu'ils m'auraient crue si je leur avais dit la terre est peuplée d'ennemis, et qu'il faudrait haïr beaucoup de gens, des peuples" (RD).

Si l'on relit attentivement *La Petite Poule d'Eau* on s'aperçoit que Miss O'Rorke, qui ne parle pas un mot de français, n'est pas la seule à cultiver la division au Canada. L'excellente pédagogue, Melle Côté, n'enseigne pas l'anglais à ses élèves, ce qui est impardonnable au Manitoba. Son cours d'histoire glorifie les colons français et ignore totalement les Anglais. Elle lance les noms des pionniers français comme jadis les chefs militaires exaltaient leurs combattants avec des cris de guerre: Maisonneuve, Iberville, Champlain. . . . Et son lyrisme marque le coeur des enfants Tousignant et celui de Luzina comme les mythes chevaleresques imprimaient l'imagination de Don Quichotte: "Ravie, elle [Luzina] écoutait la belle, vieille, vieille histoire. . . . C'était beau plus beau encore que dans les livres à l'entendre raconter par la maîtresse avec tant de talent, cette jeunesse fervente qu'elle y mettait. Luzina avait envie de rire, de pleurer" (*PPE*). Ainsi en flattant le chauvinisme émotif des Tousignant, Melle Côté avait préparé, à son insu, tout ce qui se passerait le jour où quelqu'un leur révélerait la deuxième partie de la même épopée: la déception immense des enfants Tousignant et la friction inévitable entre la prochaine institutrice anglaise et ses petits élèves. Elle avait ranimé et nourri une vieille querelle, bref elle avait jeté la pomme de discorde. Dans un passage qui mériterait d'être étudié et analysé dans toutes les classes d'histoire et dans toutes les écoles du Canada, G. Roy dénonce la propagande chauviniste qui entretient la vieille haine entre les communautés d'origine différente. Elle rapproche et juxtapose les méthodes d'enseignement de Miss O'Rorke et celles de Melle Côté moins pour les opposer, croyons-nous, que pour les comparer et montrer en quoi elles sont semblables. Le fanatisme de l'Anglaise n'a en effet rien à envier à celui de la Française: "Le coeur de Miss O'Rorke [. . .] battait d'une excessive loyauté envers l'Empire britannique et, particulièrement envers le Royaume Uni sauf l'Irlande catholique, où elle n'avait jamais mis les pieds. Animée d'une passion tout aussi déraisonnable, Melle Côté en avait fait rayonner la *folie* [c'est nous qui soulignons] autour d'elle, Melle Côté avait laissé derrière elle des noms de personnages aussi loin des Tousignant que la lune. Cavelier de la Salle, La Vérendrye, Radisson, Frontenac, le mauvais intendant Bigot; tous, même les méchants, avaient droit à un souvenir fidèle" (*PPE*). En outre G. Roy signale l'importance de l'instruction primaire, cette dernière expression devant être entendue dans toutes ses acceptions, car l'imprégnation première, surtout lorsqu'elle flatte les émotions, est indélébile: "Peut-être Melle Côté conservait-elle l'avantage d'être venue la première dans l'Île" (*PPE*), ajoute l'auteur pour expliquer la réticence des enfants Tousignant devant certains faits historiques. En somme tout se passe comme si les avantages de Melle Côté — son antériorité, sa jeunesse, sa ferveur, ses pouvoirs séducteurs — ne servaient qu'à tromper les enfants, leur apprendre à croire lorsqu'il faudrait douter et à douter lorsqu'il faudrait se rendre à l'évidence. C'est le propre de ce l'on appelle communément: le lavage de cerveau.

Présenter aux étudiants des opinions toutes faites, des idées reçues, des “vérités” absolues et leur faire apprendre par cœur est précisément ce que Claude Jasmin reproche aux “maîtres à penser” qui enseignent tout sauf à penser: “Comment avait-elle pu échapper aux influences néfastes”, s’étonne-t-il au sujet de Mariette, “d’une éducation accomplie par des professeurs, machines à mémoriser, à endoctriner comme tous ceux que j’avais connus moi-même” (*S*). Et Paul Toupin renchérit: “Mémoriser ce que des générations avaient mémorisé, marquer le pas, ne pas sortir des rangs, approuver, admirer, ne pas critiquer, le collègue enseignait cela” (*ACELS*).

La “machine à mémoriser” dure ce que durent les machines: l’espace d’une quinzaine d’années, après quoi rien ne va plus. C’est du moins l’opinion d’André Berthiaume qui affirme par la voix de son protagoniste Jolivet: “Il faut que je te dise Sylvie, un professeur ça répète pendant quinze ans, après ça radote” (*F*). Cette formule de Berthiaume paraît si juste qu’elle mériterait de figurer dans un dictionnaire; elle résume le rôle du pédagogue à la fois comme espèce sociologique et comme espèce métaphysique. Même s’il exprime des réserves sur la “machine enseignante” Berthiaume a le mérite d’être l’un des rares écrivains canadiens à situer le professeur au niveau philosophique: l’homme qui répète le même cours pendant quinze ou vingt ans est comparable à Sisyphe. C’est parce qu’elle refuse — entre autres raisons — de rouler le même rocher que l’héroïne de *La Fugue* se suicide.

**M**OINS PHILOSOPHE QUE BERTHIAUME, Jean Simard accuse le professeur qui n’évolue pas: “L’évolution n’attend pas les éclopés” écrit-il dans *Les Sentiers de la Nuit*. Le professeur de musicologie Auguste Labranche est un “éclopé” en ce sens qu’il est incapable d’évoluer au rythme de ses étudiants. Ceux-ci se passionnent pour Bartok et Webern tandis que le maître aux goûts sclérosés en est encore à Bach et à Mozart. Un mur invisible s’élève entre eux; toute communication est devenue impossible et les cours d’Auguste Labranche sont un supplice pour les étudiants autant que pour le maître.

Mais le cas où les étudiants dépassent le maître n’est-il pas assez exceptionnel? Il est regrettable qu’aucun des auteurs que nous ayons lus n’aient traité du problème opposé. N’importe quel professeur qui est intellectuellement curieux aime faire de la recherche et renouveler la matière et les perspectives de son enseignement. Il souffre s’il doit constamment s’abaisser au niveau du “répétiteur.” Tels la Seine et le Pont Mirabeau les étudiants coulent et le professeur demeure souvent contre son gré, car celui-ci ne peut toujours choisir ses cours ni ses disciples. Tant qu’un professeur aura chaque année un groupe d’étudiant qui l’oblige à recommencer là-même où il avait commencé les années précédentes, sa tâche sera

sisyphienne. Et malheur à celui qui planerait dans des sphères trop élevées: il se retrouverait devant une salle vide comme Paul Valéry au Collège de France ou comme Samuel Beckett à la Sorbonne.

La question d'âge est un autre élément "absurde" inhérent à la condition enseignante. Socrate disait qu'on ne devrait pas étudier la philosophie avant l'âge de cinquante ans; Malraux a écrit qu'il faut soixante ans pour former un homme. Si la sagesse, la connaissance et l'expérience sont nécessaires au bon pédagogue, il ne saurait en exister à moins de soixante ans. C'est l'idée qui se dégage de plusieurs ouvrages de G. Roy. Mais les personnes âgées n'ont plus la force physique, le dynamisme indispensables à la profession. Tout au plus, un vieillard est-il capable de s'occuper d'un enfant à la fois, tel M. Saint-Hilaire transmettant un peu de ses lumières à la petite Christine. D'ailleurs seul un être aussi exceptionnel que Christine sent intuitivement le profit qu'elle peut tirer de la fréquentation des personnes âgées, car ces dernières ne jouissent pas de crédibilité auprès de la plupart des jeunes: les petits-enfants de M. Saint-Hilaire trouvent leur grand-père sénile et le dédaignent complètement. Toujours trop jeune ou trop vieux le pédagogue est ainsi placé devant l'alternative suivante: ou bien il consentira à répéter ses cours *ad nauseam* et ce faisant s'abrutira; ou bien il avancera sans attendre les novices ni les retardataires. Dans ce cas-ci on lui reprochera d'avoir perdu le contact avec ses étudiants.

Pierre Baillargeon a relevé l'incompatibilité des qualités qu'on attend généralement du professeur; cette inéquation entre "répétiteur" et penseur, ce divorce entre homme robot et homme de génie. Par la voix de son héros Claude Perrin, il brosse le portrait des "répétiteurs" typiques: "Je ne voyais pas bien ce que mes anciens maîtres auraient pu faire dans le monde. A quelques exceptions près ils étaient sots, laids, tristes. Sans doute étaient-ce là des titres à l'enseignement [. . .] On leur demandait de nous apprendre à lire, à écrire, à penser par nous-mêmes, toutes choses dont la plupart d'entre eux, faute de préparation, faute de loisirs, étaient incapables" (*MCP*, cité par Bessette, Geslin et Parent). Baillargeon admet bien quelques circonstances atténuantes (cf. "faute de préparation, faute de loisirs"). Néanmoins, que le professeur soit lui-même victime du système ou qu'il soit coupable de paresse cérébrale, les conséquences demeurent les mêmes pour l'étudiant et futur citoyen. Pour Claude Perrin — alias Baillargeon — de même que pour Lebeuf — alias Bessette — le professeur est un transmetteur d'erreur; sa bonne foi, ni aucune autre circonstance atténuante ne rachètent le mal qu'il fait: "A défaut de science, ils se fiaient à leur conscience. L'intention droite leur tenait lieu de jugement éclairé [. . .] Non seulement ils nous induisaient en erreur mais encore ils se trompaient eux-mêmes" (*LMCP*, cité par BGP).

Si la sottise et l'incapacité à penser sont des "titres à l'enseignement", il va de soi que l'intelligence et la faculté de penser constituent des obstacles sérieux au professorat: c'est du moins le raisonnement que fait Baillargeon qui poursuit

rigoureusement son idée: "Mais s'ils avaient pensé, ils n'auraient pas souffert d'en être empêchés par les élèves, et plutôt que de leur apprendre à lire, ils auraient fait des livres" (*LMCP*, cité par BGP). Les professeurs canadiens sauront gré aux Antonine Mailliet et aux Gérard Bessette d'avoir en quelque sorte infirmé l'assertion de Pierre Baillargeon: ne relèvent-ils pas l'honneur des pédagogues? Mais, en tout sincérité, ceux qui sont restés dans les rangs ne représentent-ils pas les quelques exceptions déjà concédées par l'auteur des *Médisances de Claude Perrin*? Quitter l'enseignement pour écrire des livres, c'est ce qu'ont fait en France les Simone de Beauvoir et les Régine Pernoud, les Achard et les Pagnol, les Butor, les Sartre et les Camus. Au Canada leur exemple a été suivi par Gabrielle Roy, Gilles Vigneault et d'autres sans doute.

La tragédie de l'enseignement n'est pas le fait du seul Québec, ni même du Canada; c'est une tragédie universelle. Mais cette constatation n'est guère réconfortante. Taine, Renan, Flaubert de concert avec d'autres grands penseurs croyaient que bien des maux sociaux — ceux qui sont évitables — résultaient de l'instruction erronée dispensée par des maîtres ignares. Saint-Exupéry déplorait le nombre de petits "Mozart assassinés." Comme leurs aînés d'outre Atlantique, les écrivains canadiens se lamentent en chœur sur le gâchis intellectuel qui se poursuit au pays, faute de révélateurs de génie, faute de bons pédagogues.

## NOTES

<sup>1</sup> Oeuvres citées dans l'ordre des citations du texte: Paul Toupin, *Au Commencement était le souvenir* (abrégé: ACES), Montréal, Fides, 1973; Gérard Bessette, *Les Pédagogues* (P), Montréal, Le Cercle du livre de France, 1961; *Le Libraire* (L), Montréal, Le Cercle du livre de France Ltée, 1968; *L'incubation* (I), Montréal, Déom, 1965; *La Bagarre* (B), Montréal, Le Cercle du Livre de France Ltée, 1969; Jean Simard, *Félix* (F), Montréal, Editions Variétés, 1947; Gabrielle Roy, *La Petite Poule d'Eau* (PPE), Montréal, Beauchemin, 1960; *Bonheur d'Occasion* (BO), Flammarion, 1945; *Rue Deschambault* (RD), Montréal, Beauchemin, 1960; Jean Simard, *Les Sentiers de la nuit* (SN), Ottawa, Le Cercle du livre de France Ltée, 1959; Gabrielle Roy, *Alexandre Chenevert* (AC), Montréal, Beauchemin, 1954; Claude Jasmin, *Et puis tout est silence* (S), Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1965; André Berthiaume, *La Fugue* (F), Ottawa, Le Cercle du livre de France Ltée, 1966; Jean Simard, *Treize Récits*, "Un Professeur," Montréal, Collection de l'Arbre, Editions HMH, 1964; Pierre Baillargeon, *Les Médisances de Claude Perrin* (MCP), cité dans *Histoire de la Littérature Canadienne-Française* de Bessette, Geslin et Parent, Canada, Centre Educatif et Culturel, 1968.